

pénétrer en Occident quelque chose des raffinements et des élégances de la cour byzantine. C'est Théodora, une nièce du basileus Manuel Comnène, qui, en 1148, fut mariée au duc Henri d'Autriche, frère du roi de Germanie Conrad III. C'est Irène Ange enfin, qui, vers la fin du XII^e siècle, fut la femme du roi des Romains Philippe de Souabe, fils cadet de Frédéric Barberousse, et qui, dans cette union purement politique, sut trouver un mariage d'amour. Au vrai, ces alliances entre Byzantines et Latins ne furent jamais beaucoup à la cour de Constantinople. Il semblait que les princesses ainsi établies en des royaumes lointains fussent des victimes livrées, selon l'expression de Théodore Prodrome, à « la bête d'Occident » ; et les parents de ces infortunées, désolés de ces mariages, « pleuraient leurs filles vivantes comme si elles étaient mortes ». Comme pour justifier ces pressentiments, ces jeunes femmes, sacrifiées aux exigences de la politique, furent d'ailleurs rarement heureuses, et moururent jeunes, sans parvenir à oublier jamais le pays où elles étaient nées. Sans doute Théophano s'attacha à cet empire allemand qu'elle gouverna pour son fils Otton III, et Irène Ange se dévoua toute à un mari qu'elle aimait. Mais toutes deux gardèrent toujours leurs regards tournés vers Constantinople. Théophano demanda à Byzance la civilisation supérieure qu'elle apporta à la Germanie et les idées dans lesquelles elle éleva son fils. Irène rêva toute sa vie de faire asseoir son époux sur le trône de Constantin. Ainsi ces Byzantines mariées en Occident furent en somme des princesses en exil, et elles prirent peu de chose du monde nouveau où elles furent transplantées.